



HAL
open science

Pierre Petit, History, Memory, and the Territorial Cults in the Highlands of Laos. The Past Inside the Present

Bernard Formoso

► **To cite this version:**

Bernard Formoso. Pierre Petit, History, Memory, and the Territorial Cults in the Highlands of Laos. The Past Inside the Present. *Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est*, 2020, 35, pp.255-258. 10.4000/moussons.6316 . halshs-03318180

HAL Id: halshs-03318180

<https://shs.hal.science/halshs-03318180>

Submitted on 9 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

et <https://oxford.academia.edu/ClaudioSoprzanetti/CurriculumVitae>. Dans sa page Internet, C. Soprzanetti indique qu'il a travaillé au Kenya pour une ONG et qu'il a visité des pays de l'Afrique occidentale, URL : <http://www.claudiosoprzanetti.com/about.html>.

2. De nombreux autres chercheurs français sont cités (Louis Althusser, Étienne Balibar, Pierre Bourdieu, Michel de Certeau, Didier Fassin, Bruno Latour) – malheureusement pour un chercheur sérieux – toujours dans des traductions anglaises, sans doute plus disponibles dans les universités anglo-saxonnes où l'auteur a étudié, mais il est vrai que dans sa biographie il donne son niveau de connaissance du français comme « débutant (*beginner*) ».
3. Ici au moins, la phrase thaïe aurait été bien utile pour en apprécier réellement le sens.
4. La note de la page 65 indique que cette estimation a été faite par l'auteur « en collaboration avec l'Association des Moto-taxis de Thaïlande ».
5. En fait, ce n'est pas un ministère (*krasuang*) mais un département (*krom*) du transport terrestre (voir <https://web.dlt.go.th/statistics/>).
6. Les guides de voyages les plus populaires découragent les touristes d'utiliser les moto-taxis (Cummings & Williams 2006 : 243).
7. Si l'auteur a fait l'essentiel de son terrain de 2009 à 2011, ce qu'il écrit dans son épilogue indique qu'il y revint en 2017. Notons qu'avant d'entendre sa voix il est quasiment impossible de réaliser qu'un conducteur est une femme (avec les cheveux souvent coupés courts, le casque et la tenue unisexe).
8. En décembre 2019, mais je n'ai pas fait une recherche très poussée à ce sujet.
9. Résidant alors à l'hôtel Asia, situé à 300 mètres des lieux occupés, je pouvais m'y rendre quotidiennement à pied.

Références

- ANONYME, 2018, « La féminisation des moto-taxis à Bangkok, un phénomène de société ? », *Le Petit journal*, 31 octobre, URL : <https://lepetitjournal.com/bangkok/la-feminisation-des-moto-taxis-bangkok-un-phenomene-de-societe-243233>.
- BAKER, Chris, 2018, « Weaving through Bangkok Weaving through Life », *The Bangkok Post*, 16 février, « Life ».

CUMMINGS, Joe & WILLIAMS, China, 2006, *Bangkok. City guide*, Melbourne : Lonely Planet.

SUEBSAENG, Asawin, 2010, « The Art of motor-sai politics », *The Bangkok Post*, 22 août.

*Sociologue, historien, chargé de recherches au CNRS de 1992 à 2016. Chercheur associé à Aix-Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

Pierre Petit, *History, Memory, and the Territorial Cults in the Highlands of Laos. The Past Inside the Present*, Londres, New York, Routledge, 2020, 232 p.

Par Bernard Formoso *

Pierre Petit, professeur d'ethnologie à l'université libre de Bruxelles, a recueilli au Laos les matériaux ethnographiques à la base du présent ouvrage, dans la province septentrionale de Houaphan, de 2009 à 2018. Il les a complétés par la consultation des archives coloniales du fonds ANOM à Aix-en-Provence. L'étude traite de l'histoire, des actes mémoriels et des cultes aux divinités tutélaires des Taï Vat de la vallée de la Houai Yong, qui jouxte la province vietnamienne de Són La. Les Taï non bouddhisés dont il est question ici et qui forment une branche locale des Taï Dam, doivent leur endonyme au fait qu'ils sont originaires de Muang Vat, l'actuel Yèn Chau, dont ils émigrèrent en deux vagues : la première, entre 1860 et 1870, pour fuir les exactions des bandes armées chinoises et la seconde, dans les années 1950, pour se soustraire aux violences provoquées par la Première guerre d'Indochine. Pour autant, ils conservent de puissants liens familiaux avec les Taï de Yèn Chau qui se traduisent par de fréquentes visites.

Sur le plan épistémologique, l'auteur panache dans cette monographie l'historiographie classique, consignée dans les sources écrites, avec la mémoire en acte et en situation que livrent oralement, par retour réflexif sur leur passé, des gens *back and beyond*, dont le point de vue est géné-

ralement tenu pour négligeable. De manière plus originale, il enrichit son propos d'une prise en compte des « lieux de mémoire » tels qu'ils ont été conceptualisés par l'historien Pierre Nora (1997). Ne pouvant tous les examiner avec la même acuité, l'auteur choisit de resserrer la perspective sur les sanctuaires aux esprits tutélaires et les rituels dont ils sont le lieu. Ils présentent en effet l'intérêt de produire « une mémoire paradoxale, en partie performée et en partie indicible » (p. 10).

En matière d'historiographie, le livre s'inscrit certes dans le courant actuellement très dynamique de l'étude des marges montagneuses de l'Asie du Sud-Est, mais il présente un intérêt tout particulier dans ce cadre. Il traite en effet d'une partie du Laos très peu couverte par les sources occidentales, du fait de sa situation géographiquement excentrée, mais aussi parce que dès 1953 la région d'Houaphan fut libérée et administrée sans discontinuer jusqu'en 1975 par les communistes laotiens et vietnamiens. Avoir la possibilité de consulter les archives nationales du Viêt Nam aurait sans doute apporté un complément appréciable à ce livre, même si les témoignages recueillis auprès des habitants du village de Huay Yong, point focal de l'étude, sont précieux. Ils retracent certains épisodes peu connus de la Seconde guerre d'Indochine à partir du vécu de ceux qui subirent les bombardements ou furent directement engagés dans les combats en tant que partisans du Pathet Lao. Il convient de le relever, les principaux membres du comité de ce village occupent des positions subalternes dans l'appareil administratif et défensif de l'État laotien en lien direct avec un engagement politique très ancien en faveur du régime communiste.

En plus d'une contribution originale à l'étude des deux guerres d'Indochine, car opérant par le bas, l'ouvrage apporte des éclairages inédits sur l'histoire du peuple-ment de la province de Houaphan. L'auteur y consacre les chapitres 3 et 4. Alors que l'analyse des processus de colonisa-

tion interne dans le nord de la péninsule indochinoise se focalise d'ordinaire sur la conquête des basses terres par des populations organisées en État au détriment des tribaux austro-asiatiques, le livre de Pierre Petit a ceci d'intéressant qu'il révèle que l'éviction des établis par les Taï peut aussi concerner des membres de leur famille linguistique. Ainsi les émigrants en provenance de Yèn Chau ont progressivement évincé de la vallée de la Huay Yong un autre sous-groupe, les Taï Soi, partiellement bouddhisés, ceux-ci n'ayant pu faire face au dynamisme économique et aux solidarités intrafamiliales des nouveaux venus.

Au-delà de ces observations, l'un des constats les plus récurrents qui ressort de l'ensemble des matériaux fournis par l'auteur est le rôle très structurant que continuent à jouer les rapports de parenté dans l'activité politique, économique et religieuse de la localité étudiée. Sur ce point on peut regretter que Pierre Petit, pourtant ethnologue de profession, n'ait pas jugé utile de préciser la trame lignagère qui sous-tend ces rapports de parenté. Détailler les groupes de filiation opératoires sur place, leur hiérarchisation et les stratégies matrimoniales qui tendent à reproduire l'ordre social préexistant aurait non seulement permis d'étoffer l'analyse des faits historiques et leur restitution mémorielle, mais aussi de rendre possible la comparaison avec d'autres communautés taï dam établies au Laos et au Viêt Nam.

Ce manque de données sur l'organisation lignagère se fait particulièrement ressentir lorsque dans les deux derniers chapitres l'auteur traite des cultes aux génies tutélaires, sous l'angle des rituels réguliers ou épisodiques qui les concrétisent en pratique. Pour les aborder il adopte une approche relationnelle tout à fait bienvenue, qui met en perspective les cultes de différentes localités taï vat de la vallée de la Huay Yong. Est ainsi prise en compte l'unité de peuplement dans sa globalité et sont mises en évidence ses déclinaisons locales, mais aussi

les logiques de segmentation/filiation qui la structurent. On retrouve chez les Taï Vat une dualité bien connue en contexte taï avec d'un côté le *lak man*, matérialisé par un ou plusieurs poteaux, généralement érigés au centre de l'habitat et, de l'autre des maisons miniatures qui abritent les mânes des premiers défricheurs, dont le pouvoir protecteur est ici renforcé par les mânes des chefs successifs de la communauté. Ces édifices sont par principe situés en marge du village, en position haute, souvent à l'interface de l'habitat et de l'espace cultivé ou forestier. Par référence au concept de « religion cadastrale » forgé par Paul Mus, P. Petit qualifie ces cultes aux génies tutélaires de « territoriaux ». Or ce qualificatif rend très mal compte des réalités laotiennes et plus fondamentalement de la finalité de ce type de cultes en contexte taï. P. Mus avait parlé de religion cadastrale sur la base d'un contexte kinh où la pression foncière est forte et les terroirs villageois sont clairement circonscrits. Ce n'est pas le cas chez les Taï du nord de la péninsule indochinoise où les finages des localités contiguës se chevauchent dans leurs marges forestières. De plus, le *muang* – modèle juridictionnel typique des Taï – se définissait à l'époque prémoderne comme un centre politique dont le pouvoir dépendait non pas du contrôle d'un espace précisément délimité, un « territoire », mais de la taille de la population sur laquelle il exerçait son emprise. Cette dernière, par sa démographie fluctuante, faisait varier en permanence l'aire de souveraineté de la chefferie, de la principauté ou du royaume. En fait, les ancêtres défricheurs sont institués génies tutélaires, car il leur revient de médiatiser efficacement les rapports que la communauté entretient avec son environnement biophysique et avec les entités qui le peuplent. En cela ils poursuivent, au moyen de pouvoirs jugés supérieurs, le rôle d'aménageurs et de pourvoyeurs de prospérité qu'ils assumèrent de leur vivant.

Quant au *lak man*, contrairement à ce qu'écrivait P. Petit, il n'a pas pour fonction de

retenir les gens dans le village, car dans ce cas il sanctionnerait tous ceux qui émigrent en quête d'un emploi. Ce qui ne semble pas le cas. La comparaison avec les *lak ban* présents dans le nord et le nord-est de la Thaïlande et avec les *lak man* des Taï du Yunnan, suggère plutôt qu'il incombe à la force irradiant de ces poteaux de défendre l'espace habité contre l'intrusion d'esprits maléfiques et d'assurer la paix, l'ordre et l'harmonie au sein de la communauté villageoise. Sans doute ces erreurs d'interprétation auraient pu être évitées si P. Petit avait pris appui sur une documentation élargie ; celle qu'il mobilise étant essentiellement relative au Laos.

Cela dit, l'ethnographie des rituels que livre l'auteur est de qualité et fournit notamment des indications détaillées sur le *sen ban*, un rite de claustration que les Taï Dam organisent en cas de crise pour régénérer le potentiel de vie du corps social villageois. Ce rite, parfois mentionné dans la littérature, n'avait jamais été décrit avec autant de précision. P. Petit décrit aussi, à partir des souvenirs qu'en ont les anciens, un autre rituel de réparation associant près d'une dizaine de localités et qui n'a plus cours depuis plusieurs décennies : le *dông khuuang*.

En fin de compte, l'ouvrage suscite une appréciation mitigée. Original par la manière dont il hybride les approches de l'historien et de l'ethnologue et par sa mise en perspective des cultes aux génies tutélaires des localités d'un même bassin de peuplement, il n'en présente pas moins des failles : défaut de prise en compte des structures lignagères, interprétation discutable de la finalité des cultes décrits et documentation trop lao-centrée. Le coup de projecteur qu'il donne sur une zone frontalière jusqu'alors peu étudiée en fait néanmoins un document utile pour les historiens et ethnologues spécialistes du nord de la péninsule indochinoise.

Référence

NORA, Pierre, 1997, *Les lieux de mémoire*, 3 vols., Paris: éditions Gallimard.

* Professeur d'ethnologie à l'université Paul Valéry-Montpellier 3. Il est également directeur du CERCE-LERSEM – EA 4584.

Doan Cam Thi, « Un moi sans masque » - *L'Autobiographie au Vietnam (1887-1945)*, Paris, Riveneuve, 2019, 236 p.

*Par Aude To **

Soulignons d'emblée le grand plaisir que suscite la lecture de cet essai sur la poétique – dans le sens genettien du terme¹ – de l'autobiographie au Vietnam. Écrit dans une très belle langue, c'est-à-dire sensible, élégante et rigoureuse, l'ouvrage de Doan Cam Thi, maître de conférences à l'Inalco, séduit par son caractère pionnier: il s'agit d'une des très rares monographies consacrées à l'autobiographie d'une littérature non-occidentale. En effet, développé en France depuis les années 1970 au point de faire aujourd'hui partie intégrante du champ littéraire, le discours théorique de l'autobiographie peine à s'ouvrir aux aires « orientales », resté captif du mythe – largement répandu – selon lequel l'Occident moderne aurait été la matrice de l'individu. Selon Doan Cam Thi, cet essai se donne précisément pour mission de contribuer à sa déconstruction.

Au sein des études vietnamiennes, si l'auteur souligne l'intérêt croissant pour l'autobiographie (*tự truyện*), forme la plus accomplie de l'écriture du moi (*tôi*), elle note deux problèmes majeurs de ce champ de recherche. Le premier est ce « flou théorique » dans lequel les chercheurs se perdent, confondant autobiographie, mémoires, roman à la première personne, journal intime. Le second, quant à lui, consiste en ces lectures qui, souvent plus psychologiques que formelles, tiennent l'autobiographie à l'écart des questionnements sur l'autobiographie comme texte littéraire et genre littéraire, la réduisant à une source « utile » d'éléments biographiques.

C'est la raison pour laquelle d'emblée l'ouvrage s'attache à lire l'autobiographie vietnamienne à la lumière des travaux théoriques. Son introduction substantielle rappelle ainsi le fameux débat entre ceux qui voient (tel Philippe Lejeune 1975, 1986, 1998, 2005) l'autobiographie comme un genre littéraire dont l'émergence serait liée à l'essor de l'individualisme, et ceux (à l'instar de Georges Gusdorf 1991, 1992) pour qui elle est un phénomène humain, voire une démarche spirituelle, dont l'origine serait immémoriale. Avec rigueur, Doan Cam Thi explique son choix pour la théorie lejeunienne qui demeure « la plus féconde » car « vérifiée et affinée » (p. 29) sans relâche.

Par ailleurs, la démarche de Doan Cam Thi, originale, consiste à accorder une attention particulière aux développements parallèles entre les œuvres autobiographiques en France et au Vietnam. Elle se justifie par la lecture passionnante que susciteraient leurs contrastes et trouvailles tant esthétiques que thématiques, car « les auteurs vietnamiens se sont nourris [...] de livres français durant ces deux derniers siècles, leur passion allant parfois à l'encontre de la volonté des régimes politiques ». Au-delà des différences, Doan Cam Thi est convaincue qu'une littérature, qu'elle soit vietnamienne ou française, « orientale » ou « occidentale », n'est « nullement une forme fermée mais au contraire, un organisme si vivant et si ouvert » (p. 30) sur d'autres littératures qu'il faut éviter d'y mettre des frontières absolues.

La période interrogée par l'ouvrage est pleinement justifiée, allant de 1887 – date de la parution du premier roman vietnamien du « je », *Truyện thầy Lazaro Phiền* [L'Histoire de Lazaro Phiền], de Nguyễn Trọng Quản – aux années 1925-1945, marquées par trois autobiographies fondatrices. Sur le plan politique et culturel, cette époque, marquée par l'ouverture exceptionnelle du Vietnam vers la France et l'Occident certes, mais aussi vers d'autres pays d'Asie, en particulier la Chine et le Japon, a donné lieu